

ne d'une amende applicable au temple d'Apolon. Le jeune homme se réfugia sous un des portiques publics, sans ressource, sans se plaindre, et résolu de tout souffrir, plutôt que d'exposer ses amis à la fureur du tyran. Quelques jours après, son père l'ayant aperçu par hasard, sentit toute sa tendresse se réveiller : il courut à lui, et n'oublia rien pour le fléchir ; mais n'ayant obtenu que ces paroles : Vous avez transgressé votre loi et encouru l'amende ; il prit le parti de l'exiler dans l'île de Corcyre qu'il avoit réunie à ses domaines ¹.

Les dieux irrités accordèrent à ce prince une longue vie, qui se consumoit lentement dans les chagrins et dans les remords. Ce n'étoit plus le temps de dire, comme il disoit auparavant, qu'il vaut mieux faire envie que pitié ². Le sentiment de ses maux le forçoit de convenir que la démocratie étoit préférable à la tyrannie ³. Quelqu'un osa lui représenter qu'il pouvoit quitter le trône : Hélas ! répondit-il, il est aussi dangereux pour un tyran d'en descendre que d'en tomber ⁴.

Comme le poids des affaires l'accabloit de plus en plus, et qu'il ne trouvoit aucune ressource dans l'aîné de ses fils qui étoit im-

¹ Herodot. l. 3, c. 52.

² Id. ibid.

³ Stob. serm. 3, p. 46.

⁴ Id. serm. 41, p. 247.

bécille ¹, il résolut d'appeler Lycophron, et fit diverses tentatives qui furent toutes rejetées avec indignation. Enfin il proposa d'abdiquer, et de se reléguer lui-même à Corcyre, tandis que son fils quitteroit cette île, et viendrait régner à Corinthe. Ce projet alloit s'exécuter lorsque les Corcyréens, redoutant la présence de Périandre, abrégèrent les jours de Lycophron ². Son père n'eut pas même la consolation d'achever la vengeance que méritoit un si lâche attentat. Il avoit fait embarquer sur un de ses vaisseaux 300 enfans enlevés aux premières maisons de Corcyre, pour les envoyer au roi de Lydie. Le vaisseau ayant abordé à Samos, les habitans furent touchés du sort de ces victimes infortunées, et trouvèrent moyen de les sauver et de les renvoyer à leurs parens ³. Périandre, dévoré d'une rage impuissante, mourut âgé d'environ 80 ans ⁴, après en avoir régné 44 ⁵ *.

Dès qu'il eut les yeux fermés, on fit disparaître les monumens et jusqu'aux moindres traces de la tyrannie ⁶. Il eut pour successeur un prince peu connu, qui ne régna que 3 ans ⁷. Après ce court intervalle de temps,

¹ Herodot. ibid. c. 53.

c. 12, p. 411.

² Id. ibid.

* L'an 585 avant J. C.

³ Herodot. l. 3, c. 48.

⁶ Plut. de malign. Héro-

⁴ Diogen. Laert. lib. 1,

dot. t. 2, p. 860.

§. 95.

⁷ Aristot. ibid.

⁵ Aristot de rep. lib. 5,

les Corinthiens ayant joint leurs troupes à celles de Sparte¹, établirent un gouvernement qui a toujours subsisté, parce qu'il tient plus de l'oligarchie que de la démocratie, et que les affaires importantes n'y sont point soumises à la décision arbitraire de la multitude². Corinthe, plus qu'aucune ville de la Grèce, a produit des citoyens habiles dans l'art de gouverner³. Ce sont eux qui par leur sagesse et leurs lumières, ont tellement soutenu la constitution, que la jalousie des pauvres contre les riches n'es jamais parvenue à l'ébranler⁴.

La distinction entre ces deux classes de citoyens, Lycurgue la détruisit à Lacédémone; Phidon, qui semble avoir vécu dans le même temps, crut devoir la conserver à Corinthe, dont il fut un des législateurs. Une ville située sur la grande route du commerce, et forcée d'admettre sans cesse des étrangers dans ses murs, ne pouvoit être assreinte au même régime qu'une ville reléguée dans un coin du Péloponèse: mais Phidon, en conservant l'inégalité des fortunes, n'en fut pas moins attentif à déterminer le nombre des familles et des citoyens⁵. Cette loi étoit conforme à l'esprit de ces siècles éloignés, où les

¹ Plut. *ibid.* p. 859. et in Timol. t. 1, p. 248.
² Id. in Dion. t. 1, p. 981. ⁴ Polyæn. strat. lib. 1, c. 41, §. 2.
³ Strab. lib. 8, p. 382. ⁵ Aristot. de rep. lib. 2, Plut. in Dion. t. 1, p. 981; c. 6, p. 321.

hommes, distribués en petites peuplades, ne connoissoient d'autre besoin que celui de subsister, d'autre ambition que celle de se défendre: il suffisoit à chaque nation d'avoir assez de bras pour cultiver les terres, assez de force pour résister à une invasion subite. Ces idées n'ont jamais varié parmi les Grecs. Leurs philosophes et leurs législateurs, persuadés qu'une grande population n'est qu'un moyen d'augmenter les richesses et de perpétuer les guerres; loin de la favoriser, ne se sont occupés que du soin d'en prévenir l'excès¹. Les premiers ne mettent pas assez de prix à la vie, pour croire qu'il soit nécessaire de multiplier l'espèce humaine; les seconds ne portant leur attention que sur un petit état, ont toujours crain de le surcharger d'habitans qui l'épuiseroient bientôt. Telle fut la principale cause qui fit autrefois sortir des ports de la Grèce ces nombreux essaims de colons, qui allèrent au loin s'établir sur des côtes désertes². C'est à Corinthe que durent leur origine, Syracuse qui fait l'ornement de la Sicile, et Corcyre qui fut pendant quelque temps la souveraine des mers³.

¹ Plat. de leg. l. 5, t. 1. ³ Thucyd. l. 1, c. 25; 2, p. 740. 1. 6, c. 3.

² Id. *ibid.*

SICYONE.

Sicyone n'est qu'à une petite distance de Corinthe. Nous traversâmes plusieurs rivières pour nous y rendre: ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin et de l'huile¹, est un des plus beaux et des plus riches de la Grèce².

Comme les lois de Sicyone défendent avec sévérité d'enterrer qui que ce soit dans la ville³, nous vîmes, à droite et à gauche du chemin, des tombeaux dont la forme ne dépare pas la beauté de ces lieux. Un petit mur d'enceinte, surmonté de colonnes qui soutiennent un toit, circonscrit un terrain dans lequel on creuse la fosse: on y dépose le mort; on le couvre de terre; et après les cérémonies accoutumées, ceux qui l'ont accompagné l'appellent de son nom, et lui disent le dernier adieu⁴.

Nous trouvâmes les habitans occupés des préparatifs d'une fête qui revient tous les ans, et qu'ils célébrèrent la nuit suivante. On tira d'une espèce de cellule où on les tient en réserve, plusieurs statues anciennes qu'on promena dans les rues, et qu'on déposa dans

¹ Whel. a Journ. book 969.

² Athen. l. 5, c. 19, p. 1051.

³ Plut. in Arat. t. 1, p. 219. Liv. lib. 27, c. 31.

⁴ Schol. Aristoph. in av. v. 126.

le temple de Bacchus. Celle de ce dieu ouvrait la marche; les autres la suivirent de près; un grand nombre de flambeaux éclairaient cette cérémonie, et l'on chantoit des hymnes sur des airs qui ne sont pas connus ailleurs¹.

Les Sicyoniens placent la fondation de leur ville à une époque qui ne peut guère se concilier avec les traditions des autres peuples. Aristrate, chez qui nous étions logés, nous montrait une longue liste de princes qui occupèrent le trône pendant 1000 ans, et dont le dernier vivoit à peu près au temps de la guerre de Troie². Nous le priâmes de ne pas nous élever à cette hauteur de temps, et de ne s'éloigner que de trois ou quatre siècles. Ce fut alors, répondit-il, que parut une suite de souverains, connus sous le nom de tyrans, parce qu'ils jouissoient d'une autorité absolue: ils n'eurent d'autre secret pour la conserver pendant un siècle entier, que de la contenir dans de justes bornes, en respectant les lois³. Orthagoras fut le premier, et Clithène le dernier. Les dieux qui appliquent quelquefois des remèdes violens à des maux extrêmes, firent naître ces deux prin-

¹ Pausan. l. 2, c. 7, p. 127.

² Castor, ap. Euseb. chronic. lib. 1, p. 11; ap. Syncell. p. 97. Pausan. l. 2, c. 5, pag. 123. Petav. de

doctr. temp. lib. 9, c. 16. Marsh. chron. can. pag. 16 et 336.

³ Aristot. de rep. l. 5, c. 12, p. 411.

ces, pour nous ôter une liberté plus funeste que l'esclavage. Orthagoras, par sa modération et sa prudence, réprima la fureur des factions ¹; Clisthène se fit adorer par ses vertus, et redouter par son courage ².

Lorsque la diète des Amphictyons résolut d'armer les nations de la Grèce contre les habitans de Cirrha *, coupables d'impiété envers le temple de Delphes, elle choisit pour un des chefs de l'armée, Clisthène, qui fut assez grand pour déférer souvent aux avis de Solon, présent à cette expédition ³. La guerre fut bientôt terminée, et Clisthène employa la portion qui lui revenoit du butin, à construire un superbe portique dans la capitale de ses états ⁴.

La réputation de sa sagesse s'accrut dans une circonstance particulière. Il venoit de remporter à Olympie le prix de la course des chars à quatre chevaux. Dès que son nom eut été proclamé, un héraut s'avançant vers la multitude immense des spectateurs, annonça que tous ceux qui pouvoient aspirer à l'hymen d'Agariste fille de Clisthène, n'avoient qu'à se rendre à Sicyone dans l'espace de 60 jours, et qu'un an après l'expira-

¹ Plut. de serâ num. t. 2, p. 553.

² Aristot. de rep. l. 5, c. 12, p. 411.

* Vers l'an 596 avant J. C.

³ Pausan. lib. 10, c. 37, p. 894. Polyæn. strateg. l. 3, c. 5.

⁴ Pausan. l. 2, c. 9, p. 133.

tion de ce terme, l'époux de la princesse seroit déclaré ¹.

On vit bientôt accourir de diverses parties de la Grèce et de l'Italie, des prétendans qui tous croyoient avoir des titres suffisans pour soutenir l'éclat de cette alliance. De ce nombre étoit Smindyride, le plus riche et le plus voluptueux des Sybarites. Il arriva sur une galère qui lui appartenoit, traînant à sa suite mille de ses esclaves, pêcheurs, oiseleurs et cuisiniers ². C'est lui qui, voyant un paysan qui soulevoit sa bêche avec effort, sentoît ses entrailles se déchirer; et qui ne pouvoit dormir si, parmi les feuilles de rose dont son lit étoit jonché, une seule venoit à se plier par hasard ³. Sa mollesse ne pouvoit être égalée que par son faste, et son faste que par son insolence. Le soir de son arrivée, quand il fut question de se mettre à table, il prétendit que personne n'avoit le droit de se placer auprès de lui, excepté la princesse, quand elle seroit devenue son épouse ⁴.

Parmi ses rivaux, on comptoit Laocède, de l'ancienne maison d'Argos; Laphanès d'Arcadie, descendant d'Euphorion, qui, à ce qu'on prétend, avoit donné l'hospitalité

¹ Herod. lib. 6, c. 126, p. 496.

² Diod. Sic. in excerpt. Vales. p. 230. Athen. l. 6, c. 21, p. 273, l. 12, c. 11, p. 541.

³ Senec. de irâ, l. 2, c. 25. Ælian. var. hist. l. 9, c. 24.

⁴ Diod. Sic. in excerpt. Vales. p. 230.

aux Dioscures Castor et Pollux; Mégacles, de la maison des Alcéméonides, la plus puissante d'Athènes; Hippoclide, né dans la même ville, distingué par son esprit, ses richesses et sa beauté¹: les huit autres méritoient, par différentes qualités, de lutter contre de pareils adversaires.

La cour de Sicyone n'étoit plus occupée que de fêtes et de plaisirs; la lice étoit sans cesse ouverte aux concurrens; on s'y disputoit le prix de la course et des autres exercices. Clithène, qui avoit déjà pris des informations sur leurs familles, assistoit à leurs combats; il étudioit avec soin leur caractère, tantôt dans des conversations générales, tantôt dans des entretiens particuliers. Un secret penchant l'avoit d'abord entraîné vers l'un ou l'autre des deux Athéniens; mais les agrémens d'Hippoclide avoient fini par le séduire².

Le jour qui devoit manifester son choix commença par un sacrifice de cent bœufs, suivi d'un repas, où tous les Sicyoniens furent invités avec les concurrens. On sortit de table, on continua de boire, on disputa sur la musique et sur d'autres objets. Hippoclide, qui conservoit par-tout sa supériorité, prolongeoit la conversation; tout-à-coup il ordonne au joueur de flûte de jouer un certain air, et se met à danser une danse las-

¹ Herodot. l. 6, c. 127. ² Id. ibid. c. 128.

cive avec une satisfaction dont Clithène paroissoit indigné; un moment après il fait apporter une table, saute dessus, exécute d'abord les danses de Lacédémone, ensuite celles d'Athènes. Clithène, blessé de tant d'indécence et de légèreté, faisoit des efforts pour se contenir: mais quand il le vit, la tête en bas et s'appuyant sur ses mains, figurer divers gestes avec ses pieds: «Fils de Tisandre, lui cria-t-il, vous venez de danser la rupture de votre mariage.—Ma foi, seigneur, répondit l'Athénien, Hippoclide ne s'en soucie guère.» A ce mot, qui a passé en proverbe¹, Clithène, ayant imposé silence, remercia tous les concurrens, les pria de vouloir bien accepter chacun un talent d'argent, et déclara qu'il donnoit sa fille à Mégacles, fils d'Alcéméon. C'est de ce mariage que descendoit, par sa mère, le célèbre Périclès².

Aristrate ajouta que depuis Clithène, la haine réciproque des riches et des pauvres, cette maladie éternelle des républiques de la Grèce, n'avoit cessé de déchirer sa patrie, et qu'en dernier lieu, un citoyen nommé Euphron, ayant eu l'adresse de réunir toute l'autorité entre ses mains³, la conserva

¹ Plut. de malig. Herodot. l. 6, c. 131. dot. t. 2, p. 867. Lucian. apol. pro merced. cond. t. 1, p. 724. Id. in Herc. t. 3, p. 86. ² Herodot. l. 6, c. 131. ³ Xenoph. hist. Græc. l. 7, p. 623. Diod. Sic. lib. 15, p. 582.

pendant quelque temps, la perdit ensuite, et fut assassiné en présence des magistrats de Thèbes, dont il étoit allé implorer la protection. Les Thébains n'osèrent punir les meurtriers d'un homme accusé de tyrannie; mais le peuple de Sicyoné, qu'il avoit toujours favorisé, lui éleva un tombeau au milieu de la place publique, et l'honora encore comme un excellent citoyen et l'un de ses protecteurs¹. Je le condamne, dit Aristote, parce qu'il eut souvent recours à la perfidie, et qu'il ne ménagea pas assez le parti des riches; mais enfin la république a besoin d'un chef. Ces dernières paroles nous dévoilèrent ses intentions, et nous apprîmes, quelques années après, qu'il s'étoit emparé du pouvoir suprême².

Nous visitâmes la ville, le port et la citadelle³. Sicyoné figurera dans l'histoire des nations par les soins qu'elle a pris de cultiver les arts. Je voudrois fixer, d'une manière précise, jusqu'à quel point elle a contribué à la naissance de la peinture, au développement de la sculpture; mais je l'ai déjà insinué: les arts marchent pendant des siècles entiers dans des routes obscures: une grande découverte n'est que la combinaison d'une foule de petites découvertes qui l'ont précé-

¹ Xenoph. hist. Græc. l. 7, p. 632.

² Plut. in Arat. t. 1, p.

1032, Plin. l. 35, c. 10, t. 2, p. 700.

³ Xenoph. ibid. p. 629.

dée; et comme il est impossible d'en suivre les traces, il suffit d'observer celles qui sont plus sensibles, et de se borner à quelques résultats.

Le dessin dut son origine au hasard, la sculpture à la religion, la peinture aux progrès des autres arts.

Des les plus anciens temps, quelqu'un s'avisait de suivre et de circonscrire sur le terrain, ou sur un mur, le contour de l'ombre que projetait un corps éclairé par le soleil ou par toute autre lumière; on apprit en conséquence à indiquer la forme des objets par de simples linéamens.

Dès les plus anciens temps encore, on voulut ranimer la ferveur du peuple, en mettant sous ses yeux le symbole ou l'image de son culte. On exposa d'abord à sa vénération une pierre¹ ou un tronc d'arbre; bientôt, on prit le parti d'en arrondir l'extrémité supérieure en forme de tête; enfin on y creusa des lignes pour figurer les pieds et les mains. Tel étoit l'état de la sculpture parmi les Egyptiens, lorsqu'ils la transmirent aux Grecs², qui se contentèrent pendant longtemps d'imiter leurs modèles. De là ces espèces de statues qu'on trouve si fréquemment dans le Péloponèse, et qui n'offrent qu'une

¹ Pausan. l. 7, c. 22, p. 761.

² Herodot. l. 2, c. 4.

gaine, une colonne, une pyramide¹ surmontée d'une tête, et quelquefois représentant des mains qui ne sont qu'indiquées, et des pieds qui ne sont pas séparés l'un de l'autre. Les statues de Mercure, qu'on appelle Hermès, sont un reste de cet ancien usage.

Les Egyptiens se glorifient d'avoir découvert la sculpture, il y a plus de dix mille ans²; la peinture en même temps, ou au moins six mille ans avant qu'elle fût connue des Grecs³. Ceux-ci, très-éloignés de s'attribuer l'origine de ces arts, croient avoir des titres légitimes sur celle du second⁴. Pour concilier ces diverses prétentions, il faut distinguer deux sortes de peintures; celle qui se contentoit de rehausser un dessin par des couleurs employées entières et sans ruction; et celle qui, après de longs efforts, est parvenue à rendre fidèlement la nature.

Les Egyptiens ont découvert la première. On voit en effet, dans la Thébaïde, des couleurs très-vives et très-anciennement appliquées sur le pourtour des grottes qui servoient peut-être de tombeaux, sur les plafonds des temples, sur des hiéroglyphes, et sur des figures d'hommes et d'animaux⁵. Ces

¹ Pausan. lib. 2, c. 9, pag. 132; l. 3, c. 19, pag. 257; l. 7, c. 22, p. 579.

² Plat. de leg. l. 2. t. 2, p. 656.

³ Plin. l. 35, c. 3, t. 2, p. 681.

⁴ Id. ibid. Strab. l. 8, p. 382.

⁵ Voyag. de Grang. p. 35, 47, 73. Sicard, miss. du lev. t. 2 p. 221; t. 7, pag. 37 et 163. Lucas, voyag. de la haute Eryp. t. 3, p.

couleurs, quelquefois enrichies de feuilles d'or attachées par un mordant, peuvent clairement qu'en Egypte l'art de peindre ne fut, pour ainsi dire, que l'art d'enluminer.

Il paroît qu'à l'époque de la guerre de Troie, les Grecs n'étoient guère plus avancés¹; mais vers la première olympiade²*, les artistes de Sicyone et de Corinthe, qui avoient déjà montré dans leurs dessins plus d'intelligence³, se signalèrent par des essais dont on a conservé le souvenir, et qui étonnèrent par leur nouveauté. Pendant que Dédale de Sicyone** détachoit les pieds et les mains des statues⁴, Cléopante de Corinthe colorioit les traits du visage. Il se servit de brique cuite et broyée⁵; preuve que les Grecs ne connoissoient alors aucune des couleurs dont on se sert aujourd'hui pour exprimer la carnation.

Vers le temps de la bataille de Marathon, la peinture et la sculpture sortirent de leur longue enfance, et des progrès rapides les ont amenées au point de grandeur et de beau-

39, et 69. Norden, voyag. d'Egypt. p. 137, 170, etc. Gog. orig. des lois, t. 2, p. 164. Cayl. rec. d'antiq. t. 5, p. 25.

¹ Homer. Iliad. lib. 2, v. 637.

² Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 25, p. 267.

* Vers l'an 776 avant

J. C.

³ Plin. l. 35, c. 3, t. 2, p. 681.

** Voyez la Note à la fin du volume.

⁴ Diod. Sic. lib. 4, p. 276. Themist. orat. 26, p. 316. Suid. in *Daidal.*

⁵ Plin. l. 35, c. 3, t. 2, p. 682.

té où nous les voyons aujourd'hui. Presque de nos jours, Sicyone a produit Eupompe, chef d'une troisième école de peinture ; avant lui on ne connoissoit que celles d'Athènes et d'Ionie. De la sienne sont déjà sortis des artistes célèbres, Pausias, entre autres, et Pamphile qui la dirigeoit pendant notre séjour en cette ville. Ses talens et sa réputation lui attiroient un grand nombre d'élèves, qui lui payoient un talent avant que d'être reçus * ; il se engageoit de son côté à leur donner pendant dix ans des leçons fondées sur une excellente théorie, et justifiées par le succès de ses ouvrages. Il les exhortoit à cultiver les lettres et les sciences, dans lesquelles il étoit lui-même très versé ¹.

Ce fut d'après son conseil que les magistrats de Sicyone ordonnèrent que l'étude du dessin entreroit désormais dans l'éducation des citoyens, et que les beaux arts ne seroient plus livrés à des mains serviles ; les autres villes de la Grèce, frappées de cet exemple, commencent à s'y conformer ².

Nous connûmes deux de ses élèves qui se sont fait depuis un grand nom, Mélanthe et Apelle ³. Il concevoit de grandes espérances du premier, de plus grandes encore du second, qui se félicitoit d'avoir un tel maître :

* 5400 livres.

¹ Plin. l. 35, c. 18, t. 2, p. 694.

² Id. ibid.

³ Plut. in Arat. t. 1, p. 1032.

Pamphile se félicita bientôt d'avoir formé un tel disciple.

Nous fîmes quelques courses aux environs de Sicyone. Au bourg de Titane, situé sur une montagne, nous vîmes, dans un bois de cyprès, un temple d'Esculape, dont la statue, couverte d'une tunique de laine blanche et d'un manteau, ne laisse apercevoir que le visage, les mains et le bout des pieds. Tout auprès est celle d'Hygie, déesse de la santé, également enveloppée d'une robe et de tresses de cheveux, dont les femmes se dépouillent pour les consacrer à cette divinité ¹. L'usage de revêtir les statues d'habits quelquefois très riches est assez commun dans la Grèce, et fait regretter souvent que ces ornemens dérobent aux yeux les beautés de l'art.

PHLIONTE.

Nous nous arrêtâmes à la ville de Phlionte ², dont les habitans ont acquis de nos jours une illustration que les richesses et les conquêtes ne sauroient donner. Ils s'étoient unis avec Sparte, pendant qu'elle étoit au plus haut point de sa splendeur : lorsque après la bataille de Leuctres, ses esclaves et la plupart de ses alliés se soulevèrent contre elle,

¹ Pausan. l. 2, c. 11, p. 136.

² Id. ibid. c. 12, pag. 138.

les Phlioniens volèrent à son secours; et de retour chez eux, ni la puissance des Thébains et des Argiens, ni les horreurs de la guerre et de la famine ne purent jamais les contraindre à renoncer à leur alliance¹. Cet exemple de courage a été donné dans un siècle où l'on se joue des sermens, et par une petite ville, l'une des plus pauvres de la Grèce.

Après avoir passé quelques jours à Sicyone, nous entrâmes dans l'Achaïe, qui s'étend jusqu'au promontoire Araxe, situé en face de l'île de Céphallénie. C'est une lisière de terre resserrée au midi par l'Arcadie et l'Elide; au nord, par la mer de Crissa. Ses rivages sont presque par-tout hérissés de rochers qui les rendent inabordables; dans l'intérieur du pays le sol est maigre, et ne produit qu'avec peine²: cependant on y trouve de bons vignobles en quelques endroits³.

L'Achaïe fut occupée autrefois par ces Ioniens qui sont aujourd'hui sur la côte de l'Asie. Ils en furent chassés par les Achéens, lorsque ces derniers se trouvèrent obligés de céder aux descendans d'Hercule les royaumes d'Argos et de Lacédémone⁴.

Etablis dans leurs nouvelles demeures, les Achéens ne se mêlèrent point des affaires de

¹ Xenoph. hist. Græc. l. 7, p. 624.

² Plut. in Arat. t. I, p. 1031.

³ Pausan. l. 7, c. 26, p. 593.

⁴ Herodot. l. I, c. 145. Pausan. ibid. c. I, p. 522.

la Grèce, pas même lorsque Xerxès la menaçoit d'un long esclavage¹. La guerre du Péloponèse les tira d'un repos qui faisoit leur bonheur; ils s'unirent tantôt avec les Lacédémoniens², tantôt avec les Athéniens, pour lesquels ils eurent toujours plus de penchant³. Ce fut alors qu'Alcibiade, voulant persuader à ceux de Patræ de prolonger les murs de la ville jusqu'au port, afin que les flottes d'Athènes pussent les secourir, un des assistans s'écria au milieu de l'assemblée: «Si vous suivez ce conseil, les Athéniens finiront par vous avaler. Cela peut être, répondit Alcibiade, mais avec cette différence que les Athéniens commenceront par les pieds, et les Lacédémoniens par la tête⁴». Les Achéens ont depuis contracté d'autres alliances; quelques années après notre voyage, ils envoyèrent 2000 hommes aux Phocéens⁵, et leurs troupes se distinguèrent dans la bataille de Chéronée⁶.

PELLENE.

Pellène, ville aussi petite que toutes celles de l'Achaïe⁷, est bâtie sur les flancs d'une

¹ Pausan. ibid. c. 6, p. 198.

² Thucyd. l. 2, c. 9.

³ Id. l. I, c. III. Pausan. l. 7, c. 6, p. 537.

⁴ Plut. in Alcib. t. I, p.

⁵ Diod. Sic. l. 16, pag.

⁶ Pausan. ibid.

⁷ Plut. in Arat. t. I, p. 1031.

colline dont la forme est si irrégulière, que les deux quartiers de la ville placés sur les côtés opposés de la colline, n'ont presque point de communication entre eux¹. Son port est à la distance de 60 stades*. La crainte des pirates obligeoit autrefois les habitans d'un canton de se réunir sur des hauteurs plus au moins éloignées de la mer; toutes les anciennes villes de la Grèce sont ainsi disposées.

En sortant de Pellène; nous vîmes un temple de Bacchus où l'on célèbre tous les ans pendant la nuit la fête des Lampes; on en allume une très grande quantité, et l'on distribue en abondance du vin à la multitude². En face est le bois sacré de Diane conservatrice, où il n'est permis d'entrer qu'aux ministres sacrés. Nous vîmes ensuite dans un temple de Minerve, sa statue en or et en ivoire, d'un si beau travail, qu'on la disoit être de Phidias³.

ÉGIRE.

Nous nous rendîmes à Egire, distante de la mer d'environ 12 stades**. Pendant que nous en parcourions les monumens, on nous dit qu'autrefois les habitans, ne pouvant op-

¹ Pausan. l. 7, c. 26, p. 594.

² Environ deux lieues et un quart.

³ Pausan. ibid. c. 27, p. 595.

⁴ Id. ibid. p. 594.

** 1134 toises.

poser des forces suffisantes à ceux de Sicyone, qui étoient venus les attaquer, s'avisèrent de rassembler un grand nombre de chèvres, de lier des torches allumées à leurs cornes, et de les faire avancer pendant la nuit; l'ennemi crut que c'étoient des troupes alliées d'Egire, et prit le parti de se retirer¹.

Plus loin nous entrâmes dans une grotte, séjour d'un oracle qui emploie la voie du sort pour manifester l'avenir. Au près d'une statue d'Hercule, s'élève un tas de dés, dont chaque face a une marque particulière; on en prend quatre au hasard, et on les fait rouler sur une table, où les mêmes marques sont figurées avec leur interprétation²: cet oracle est aussi sûr et aussi fréquenté que les autres.

HÉLICE.

Plus loin encore nous visitâmes les ruines d'Hélèce, autrefois éloignée de la mer de 12 stades³*, détruite de nos jours par un tremblement de terre. Ces terribles catastrophes se font sentir sur-tout dans les lieux voisins de la mer⁴, et sont assez souvent précédées de signes effrayans: on voit pendant

¹ Pausan. l. 7, c. 26, p. 591.

² Id. ibid. c. 25, pag. 590.

³ Heraclid. ap. Strab. l.

8, p. 384.

* 1134 toises.

⁴ Aristot. meteor. l. 2, c. 8, t. 1, p. 567.

plusieurs mois les eaux du ciel inonder la terre, ou se refuser à son attente; le soleil ternir l'éclat de ses rayons, ou rougir comme un brasier ardent; des vents impétueux ravager les campagnes; des sillons de flamme étinceler dans les airs, et d'autres phénomènes avant-coureurs d'un désastre épouvantable ¹.

Après le malheur d'Hélice, on se rappela divers prodiges qui l'avoient annoncé. L'île de Délos fut ébranlée; une immense colonne de feu s'éleva jusqu'aux cieux ². Quoi qu'il en soit, ce fut très-peu de temps avant la bataille de Leuctres ³*, en hiver, pendant la nuit ⁴, que le vent du nord soufflant d'un côté, et celui du midi de l'autre ⁵, la ville, après des secousses violentes et rapides qui se multiplièrent jusqu'à la naissance du jour, fut renversée de fond en comble, et aussitôt ensevelie sous les flots de la mer qui venoit de franchir ses limites ⁶. L'inondation fut si forte, qu'elle s'éleva jusqu'à la sommité d'un bois consacré à Neptune. Insensiblement les eaux se retirèrent en partie;

¹ Pausan. l. 7, c. 24, p. 585.

² Callisth. ap. Sen. quæst. nat. l. 6, c. 26.

³ Polyb. l. 2, pag. 128. Strab. l. 8, p. 384.

* Vers la fin de l'an 373 avant J. C. ou au commencement de 372.

⁴ Heracl. ap. Strab. ib. Diod. Sic. l. 15, p. 363.

⁵ Aristot. meteor. l. 2, c. 8, t. I, p. 570.

⁶ De mundo ap. Aristot. c. 4, t. I, p. 608. Diod. Sic. ibid. p. 364. Pausan. l. 7, c. 24, p. 587.

mais elles couvrent encore les ruines d'Hélice, et n'en laissent entrevoir que quelques foibles vestiges ¹. Tous les habitans périrent, et ce fut en vain que les jours suivans on entreprit de retirer leurs corps pour leur donner la sépulture ².

ÉGIUM.

Les secousses, dit-on, ne se firent pas sentir dans la ville d'Egium ³, qui n'étoit qu'à 40 stades d'Hélice ⁴*; mais elles se propagèrent de l'autre côté; et dans la ville de Bura, qui n'étoit guère plus éloignée d'Hélice qu'Egium, murailles, maisons, temples, statues, hommes, animaux, tout fut détruit et écrasé. Les citoyens absens bâtirent à leur retour la ville qui subsiste aujourd'hui ⁵. Celle d'Hélice fut remplacée par un petit bourg, où nous prîmes un bateau pour voir de près quelques débris épars sur le rivage. Nos guides firent un détour, dans la crainte de se briser contre un Neptune de bronze qui est à fleur d'eau, et qui se maintient encore sur sa base ⁶.

Après la destruction d'Hélice, Egium héri-

¹ Pausan. lib. 7, c. 24, p. 587. Plin. l. 2, c. 92, t. I, p. 115.

² Heracl. ap. Strab. l. 8, p. 385.

³ Senec. quæst. nat. l. 6, c. 25.

⁴ Pausan. ibid. p. 585.

* Une lieue 1280 toises, ou 3780 soises.

⁵ Pausan. ibid. cap. 25, p. 590.

⁶ Eratosth. ap. Strab. l. 8, p. 384.

ta de son territoire, et devint la principale cité de l'Achaïe. C'est dans cette ville que sont convoqués les états de la province¹; ils s'assemblent au voisinage, dans un bois consacré à Jupiter, auprès du temple de ce dieu, et sur le rivage de la mer².

L'Achaïe fut, dès les plus anciens temps, divisée en 12 villes, qui renferment chacune sept à huit bourgs dans leur district³. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à l'assemblée ordinaire qui se tient au commencement de leur année, vers le milieu du printemps⁴. On y fait les réglemens qu'exigent les circonstances; on y nomme les magistrats qui doivent les exécuter, et qui peuvent indiquer une assemblée extraordinaire, lorsqu'il survient une guerre, ou qu'il faut délibérer sur une alliance⁵.

Le gouvernement va, pour ainsi dire, de soi-même. C'est une démocratie qui doit son origine et son maintien à des circonstances particulières: comme le pays est pauvre, sans commerce, et presque sans industrie, les citoyens y jouissent en paix de l'égalité et de la liberté que leur procure une sa-

¹ Polib. l. 5, pag. 350.

Liv. l. 28, c. 7; l. 38, c. 30.

Pausan. l. 7, c. 24, p. 585.

² Strab. ibid. p. 385 et

387. Pausan. ibid. p. 584.

³ Herodot. l. 1, c. 145.

Polyb. l. 2, p. 123. Strab.

ibid. p. 337 et 386.

⁴ Polyb. l. 4, p. 305; l.

5, p. 350. Strab. ibid. pag.

⁵ Id. except. legat. p.

255.

ge législation; comme il ne s'est point élevé parmi eux des génies inquiets¹, ils ne connoissent pas l'ambition des conquêtes; comme ils ont peu de liaisons avec les nations corrompues, ils n'emploient jamais le mensonge ni la fraude, même contre leurs ennemis²; enfin, comme toutes les villes ont les mêmes lois et les mêmes magistratures, elles forment un seul corps, un seul état, et il règne entre elles une harmonie qui se distribue dans les différentes classes des citoyens³. L'excellence de leur constitution et la probité de leurs magistrats sont tellement reconnues, qu'on vit autrefois les villes grecques de l'Italie, lassées de leurs dissensions, s'adresser à ce peuple pour les terminer, et quelques-unes d'entre elles former une confédération semblable à la sienne. Dernièrement encore les Lacédémoniens et les Thébains; s'appropriant de part et d'autre le succès de la bataille de Leuctres, le choisirent pour arbitre d'un différend qui intéressoit leur honneur⁴, et dont la décision exigeoit la plus grande impartialité.

Nous vîmes plus d'une fois, sur le rivage, des enfans lancer au loin des cailloux avec leurs frondes; les Achéens s'adonnent volon-

¹ Polyb. l. 2, p. 125.

² Id. l. 13, p. 672.

³ Justin. l. 34, c. 1.

⁴ Polyb. l. 2, p. 126.

Strab. l. 8, p. 384.

tiers à cet exercice, et s'y sont tellement perfectionnés, que le plomb, assujetti d'une manière particulière dans la courroie, part, vole et frappe à l'instant le point contre lequel on le dirige.

PHARÆ.

En allant à Patræ, nous traversâmes quantité de villes et de bourgs; car l'Achaïe est fort peuplée¹. A Pharæ, nous vîmes dans la place publique trente pierres quarrées, qu'on honore comme autant de divinités dont j'ai oublié les noms². Près de ces pierres est un Mercure terminé en gaine, et affublé d'une longue barbe, en face d'une statue de Vesta, entourée d'un cordon de lampes de bronze. On nous avertit que le Mercure rendoit des oracles; et qu'il suffisoit de lui dire quelques mots à l'oreille pour avoir sa réponse. Dans ce moment, un paysan vint le consulter; il lui fallut offrir de l'encens à la Déesse, verser de l'huile dans les lampes et les allumer, déposer sur l'autel une petite pièce de monnoie, s'approcher de Mercure, l'interroger tout bas, sortir de la place en se bouchant les oreilles, et recueillir ensuite les premières paroles qu'il enten-

¹ Liv. l. 38, c. 29.

² Strab. ibid. p. 386.

³ Pausan. l. 7, c. 22, p. 579.

droit, et qui devoient éclairer ses doutes¹. Le peuple le suivit, et nous rentrâmes chez nous.

PATRÆ.

Avant que d'arriver à Patræ nous mîmes pied à terre dans un bois charmant, où plusieurs jeunes gens s'exerçoient à la course². Dans une des allées, nous rencontrâmes un enfant de 12 à 13 ans, vêtu d'une jolie robe, et couronné d'épis de blé. Nous l'interrogeâmes; il nous dit: C'est aujourd'hui la fête de Bacchus Esmynète, c'est son nom*; tous les enfans de la ville se rendent sur les bords du Mili-chus. Là nous nous mettrons en procession, pour aller à ce temple de Diane que vous voyez là-bas; nous déposerons cette couronne aux pieds de la Déesse, et après nous être lavés dans le ruisseau, nous en prendrons une de lierre, et nous irons au temple de Bacchus qui est par-delà. Je lui dis: Pourquoi cette couronne d'épis? — C'est ainsi qu'on paroît nos têtes, quand on nous immoloit sur l'autel de Diane. — Comment, on vous immoloit? —

¹ Pausan. l. 7, c. 22, p. 579.

² Id. ibid. c. 21, p. 577.

* Le nom d'Esmynète,

dans les plus anciens temps, signifioit Roi. (Arist. de rep. l. 3, c. 14, t. 2, pag. 356.)

Vous ne savez donc pas l'histoire du beau Mélanippe et de la belle Cométho, prêtresse de la Déesse ? Je vais vous la raconter.

Ils s'aimoient tant qu'ils se cherchoient toujours, et quand ils n'étoient plus ensemble ils se voyoient encore. Ils demandèrent enfin à leurs parens la permission de se marier, et ces méchans la leur refusèrent. Peu de temps après il arriva de grandes disettes, de grandes maladies dans le pays. On consulta l'oracle; il répondit que Diane étoit fâchée de ce que Mélanippe et Cométho s'étoient mariés dans son temple même, la nuit de sa fête, et que, pour l'appaiser, il falloit lui sacrifier tous les ans un jeune garçon et une jeune fille de la plus grande beauté. Dans la suite, l'oracle nous promet que cette barbare coutume cesseroit, lorsqu'un inconnu apporterait ici une certaine statue de Bacchus; il vint, on plaça la statue dans ce temple, et le sacrifice fut remplacé par la procession et les cérémonies dont je vous ai parlé. Adieu, étranger ^r.

Ce récit, qui nous fut confirmé par des personnes éclairées, nous étonna d'autant moins, que pendant long-temps on ne connut pas de meilleure voie pour dé-

^r Pausan. l. 7, c. 19, p. 571.

tourner la colère céleste, que de répandre sur les autels le sang des hommes, et surtout celui d'une jeune fille. Les conséquences qui régloient ce choix étoient justes, mais elles découloient de ce principe abominable, que les dieux sont plus touchés du pris des offrandes, que de l'intention de ceux qui les présentent. Cette fatale erreur une fois admise, on dut successivement leur offrir les plus belles productions de la terre, et les plus superbes victimes; et comme le sang des hommes est plus précieux que celui des animaux, on fit couler celui d'une fille qui réunissoit la jeunesse, la beauté, la naissance, enfin tous les avantages que les hommes estiment le plus.

Après avoir examiné les monumens de Patraë et d'une autre ville nommée Dymé, nous passâmes le Larissus, et nous entrâmes dans l'Elide.